



# Le Neveu de Wittgenstein

de Thomas Bernhard

## CRÉATION

Mise en scène

**Bernard Levy**

Avec

**Serge Merlin**

Traduction

**Jean-Claude Hémary**

Adaptation

**Jean-Luc Vincent, Bernard Levy**

Décor

**Giulio Lichtner**

Costumes

**Elsa Pavanel**

Lumière

**Jean-Luc Chanonat**

Son

**Marco Bretonnière**

Assistant à la mise en scène

**Jean-Luc Vincent**

Production

Scène Nationale de Sénart / Théâtre National de Chaillot / Théâtre Vidy-Lausanne E.T.E.  
en collaboration avec la Compagnie Lire aux Éclats

## salle Gémier

27 septembre au 26 octobre 2007, 20h30 / dimanche 15h

relâche lundi ainsi que les dimanches 7 et 14 octobre

renseignements : 01 53 65 30 00 / internet : [www.theatre-chaillot.fr](http://www.theatre-chaillot.fr)

tarifs : 27,5€ plein tarif, 21€ tarif réduit, 12€ tarif jeune

Service de presse : Catherine Papeguay, 01 53 65 31 22 ; Maud Mantelin, 01 53 65 31 08

## Une amitié

« Paul jetait continuellement par la fenêtre les trésors de son esprit », écrit Thomas Bernhard au sujet de son ami Paul Wittgenstein, le neveu du célèbre philosophe Ludwig Wittgenstein. Récit aussi drôle que puissant, *Le Neveu de Wittgenstein* trace non seulement le portrait d'un original irréductible, mais c'est aussi une très émouvante histoire d'amitié. Le livre est d'autant plus touchant, peut-être, que Thomas Bernhard s'y met en scène alors qu'il se retrouve avec Paul Wittgenstein dans le même hôpital viennois. Seulement, Bernhard est au pavillon pneumologie, tandis que Paul est au pavillon psychiatrie. Usant abondamment des parallèles et des aller-retour, comme aime tant les pratiquer son auteur, le livre mêle des considérations de toutes sortes sur la vie, la mort, la maladie en dosant habilement sarcasmes et réflexions profondes. Pour faire entendre ce texte avec tout son humour et ses nuances, le metteur en scène Bernard Levy a fait appel à Serge Merlin. Cet immense comédien, athlète du monologue, a depuis longtemps prouvé, notamment par ses interprétations de Samuel Beckett et aussi de Thomas Bernhard (il était le *Réformateur* mis en scène par André Engel) qu'il savait comme personne moduler et respirer un texte. « Pendant un siècle, les Wittgenstein ont produit des armes et des machines, puis, pour couronner le tout, ils ont fini par produire Ludwig et Paul », écrit Bernhard avec ce ton mi-sérieux mi-goguenard qui lui permet de faire passer les vérités parfois les plus terribles comme s'il s'agissait d'une simple boutade. Alors, il se souvient du temps où Paul aimait boire « du champagne par bouteilles entières, dès le matin ». Paul qui, écrit-il, « savait jouir comme personne des choses de la vie ». La seule personne en qui Bernhard disait sentir « un vrai ami qui comprenait jusqu'aux escapades les plus folles de mon esprit ». Ami dont il se souvient dans ce récit, lui qui n'a pas voulu assister à son enterrement et encore moins lire un discours devant sa tombe, comme de « cet être, le seul homme avec qui j'ai pu avoir une conversation qui me convienne, trouver un sujet commun, peu importe lequel, et même le plus ardu, et le développer librement ».

**Hugues Le Tanneur**

## Calendrier de tournée |

Théâtre de Vidy-Lausanne | 31 octobre au 18 novembre 2007

Le Parvis – Scène Nationale de Tarbes | 21 novembre 2007

Scène Nationale de Sénart | 11 au 15 décembre 2007

## Note d'intention

Dans *Le Neveu de Wittgenstein*, Thomas Bernhard évoque son amitié avec Paul Wittgenstein, neveu du philosophe Ludwig Wittgenstein. Il s'agit d'une amitié essentielle et vitale qui rapproche deux hommes en conflit avec le monde, deux hommes qui se retrouvent dans un hôpital viennois. C'est dans cette mise à l'écart du monde par la maladie que Thomas Bernhard prend conscience de la valeur et du caractère unique du lien qui l'unit à son ami Paul.

Lorsque j'ai lu la première fois ce roman, j'ai été étonné de l'immense tendresse et de l'émotion qui s'en dégagent. Je connaissais surtout le théâtre de Thomas Bernhard, sa férocité descriptive de la société autrichienne, la violence obsessionnelle de sa langue. *Le Neveu de Wittgenstein* m'a révélé sa fragilité et sa profonde humanité que je percevais déjà, mais que je n'avais jamais aussi directement ressenties.

Si le récit de l'amitié entre les deux hommes est une réflexion sur la solitude, la folie et la mort, il retrace aussi l'histoire de leur complicité par le biais d'anecdotes d'une drôlerie extraordinaire. C'est ce constant aller et retour qui me touche et me donne envie de faire entendre cette voix.

J'ai découvert ce texte par l'intermédiaire de René Gonzalez et Serge Merlin et je perçois une réelle continuité entre ce projet et mon précédent travail sur l'œuvre de Samuel Beckett. Ces deux auteurs aux styles apparemment opposés ont des points communs flagrants : au-delà de leur humour féroce et de leur absence de complaisance envers le genre humain, je perçois chez eux une extrême sensibilité dont toute la singularité est de s'inscrire dans une recherche minutieuse et parfois obsessionnelle du mot juste pour décrire l'indicible fragilité de l'être. Dès lors, ce qui pourrait nous paraître violent et quelque peu morbide n'est pas l'effet d'une rage froide et gratuite, mais l'expression d'un désarroi profondément humain, comme quelqu'un qui, après une crise, s'abandonnerait et nous laisserait entrevoir une autre part de lui-même.

**Bernard Levy, Jean-Luc Vincent – mars 2007**

*Deux cents amis assisteront à mon enterrement,  
et il faudra que tu fasses un discours sur ma tombe.*

Œuvre magnifique, qui passe pour être une des meilleures de Thomas Bernhard, *Le Neveu de Wittgenstein* se situe, une nouvelle fois, entre fiction et réalité. Thomas Bernhard a bien connu Paul Wittgenstein, neveu du célèbre philosophe et figure de la vie mondaine viennoise de l'après-guerre ; difficile toutefois de ne pas voir l'originalité et l'excentricité de ce personnage sans penser au livre de Diderot. Le récit contient des allusions très précises aux œuvres de Thomas Bernhard, notamment à *Perturbation*. L'épisode, ici relaté dans une version sans doute légèrement romancée, du discours antiautrichien lors de la distribution du prix national de Littérature est un morceau de bravoure. L'œuvre devient aussi autoréflexive, à moins qu'il ne s'agisse d'un jeu de miroir supplémentaire, ou d'un trompe-l'œil. Chose étrange, mais significative, *Le Neveu de Wittgenstein* contient également la première mention dans l'œuvre de l'« être vital » dont *Maîtres anciens* fera l'éloge funèbre, à travers le monologue de Reger pleurant la mort de son épouse. A la fin des pages mémorables décrivant, avec une naïveté malicieuse, le scandale autour de la remise du prix national de Littérature, le narrateur écrit : « Personne n'était resté avec moi et mon *être vital*, tous, passant sans s'arrêter devant le buffet dressé pour eux, s'étaient précipités dehors, suivant le ministre jusqu'au bas de l'escalier – tous à l'exception de Paul. Il est le seul qui soit resté avec moi et la compagne de ma vie, mon *être vital*, à la fois indigné et amusé de l'incident ». Il s'agit là de la première évocation dans l'œuvre bernhardienne, inscrite dans un passage manifestement autobiographique et reconnaissable comme tel, de la présence aux côtés de l'auteur d'une femme, plus âgée que lui, rencontrée au sanatorium en 1950, et qui devait partager sa vie, dans la plus grande discrétion, jusqu'à sa mort en 1984. Certes, cette autre « simple indication » tait pudiquement le nom de Hedwig Stavianicek, celle que, dans un geste de dédain apparent qui dissimule une relation bien plus complexe, Thomas Bernhard appelait « la Tante », lorsqu'elle apparaissait par mégarde à ses côtés lors d'une interview. A la fois compagnon de vie et être insufflant la vie, cet « être vital » rejoint les rares êtres chers, auxquels les écrits autobiographiques rendent grâce : le grand père écrivain Johannes Freumbichler et l'ami Paul Wittgenstein. Mais ces indices, savamment cachés, n'étaient compréhensibles pour personne, à l'époque de la publication. Mystificateur exhibitionniste, provocateur virtuose et infatigable, Thomas Bernhard savait garder jalousement les secrets intimes de son moi privé.

Jean-Marie Winkler, extraits de la préface à *Récits 1971-1982*, Gallimard, coll. Quarto, 2007

## Le Neveu de Wittgenstein, extrait

En mille neuf cent soixante-sept, au pavillon Hermann de la Baumgartnerhöhe, une des infatigables religieuses qui y faisaient office d'infirmières a posé sur mon lit ma *Perturbation*, qui venait de paraître, et que j'avais écrite un an plus tôt à Bruxelles, 60 rue de la Croix, mais je n'ai pas eu le force de prendre le livre dans mes mains, parce que je venais, quelques minutes auparavant, de me réveiller d'une anesthésie générale de plusieurs heures, où m'avaient plongé ces mêmes médecins qui m'avaient incisé le cou pour pouvoir m'extraire du thorax une tumeur grosse comme le poing. Je me rappelle, c'était pendant la Guerre des Six Jours, et, à la suite du traitement intensif à la cortisone auquel on m'avait soumis, ma *face* de lune se développait comme les médecins le souhaitaient ; pendant la visite, ils commentaient cette face de lune dans leur style facétieux qui me forçait à rire, moi qui, à leur propre dire, n'avait *plus que quelques semaines, au mieux quelques mois* à vivre. Au pavillon Hermann, il n'y avait au rez-de-chaussée que sept chambres et, dans ces chambres, treize ou quatorze patients qui n'avaient rien d'autre à attendre que la mort. Dans leur robe de chambre de l'établissement, ils traînaient d'un pas mal assuré dans le couloir, et, un beau jour, ils disparaissaient pour toujours. Une fois par semaine, le célèbre professeur Salzer, l'as de la chirurgie des poumons, faisait irruption au pavillon Hermann, toujours en gants blancs et avec une allure qui inspirait terriblement le respect, et cet homme très grand et très élégant était escorté presque en silence jusqu'à la salle d'opération par un essaim affairé de sœurs infirmières. Ce fameux professeur Salzer, par qui les patients de première classe se faisaient opérer, parce qu'ils misaient sur sa célébrité (moi-même je m'étais fait opérer par le médecin chef de service, un fils de paysan trapu, originaire du Waldviertel) était un oncle de mon ami Paul, également neveu du philosophe dont tout le monde savant et, plus encore, le monde faussement savant, connaît maintenant le *Tractatus logico-philosophicus*, et, juste pendant que je séjournais au pavillon Hermann, mon ami Paul séjournait, à quelque deux cents mètres de là, au pavillon Ludwig, qui, il est vrai, ne faisait pas, comme le pavillon Hermann, partie du service de pneumo-phtisiologie, et donc de ce qu'on appelle la Baumgartnerhöhe, mais de l'hôpital psychiatrique de Steinhof.

## Thomas Bernhard, biographie

Ecrivain autrichien. Né le 10 février 1931 aux Pays-Bas.

La vie de Thomas Bernhard est, dès son enfance, marquée par une grande précarité financière, émotionnelle et corporelle. Thomas Bernhard passe une grande partie de son enfance à Salzbourg auprès de son grand-père. C'est l'époque du nazisme triomphant et le début de l'enfer pour Thomas Bernhard. En 1943, son grand-père le place dans un internat à Salzbourg, où l'adolescent vivra la fin de la guerre et le passage du totalitarisme nazi au totalitarisme catholique. L'un et l'autre resteront, sa vie durant, ses bêtes noires.

Atteint par la tuberculose, Thomas Bernhard est soigné en sanatorium, expérience qu'il inscrira dans sa production littéraire. En 1952, il travaille comme chroniqueur judiciaire au journal *Demokratisches Volksblatt*. Il étudie à l'Académie de musique et d'art dramatique de Vienne ainsi qu'au Mozarteum de Salzbourg. Son premier grand roman *Gel (Frost)* paraît en 1963 et le fera connaître hors des frontières lui permettant de se consacrer désormais entièrement à l'écriture.

Mais Thomas Bernhard se concentre de plus en plus sur les œuvres théâtrales. En 1970, *Une fête pour Boris (Ein Fest für Boris)* est un grand succès au théâtre allemand de Hambourg. La même année, il obtient le prix Georg Büchner, la plus importante récompense littéraire d'Allemagne occidentale. Ces années marquent le début d'un cycle de cinq œuvres autobiographiques qui paraîtront entre 1975 et 1982 : *L'Origine (Die Ursache)*, *La Cave (Der Keller)*, *Le Souffle (Der Atem)*, *Le Froid (Die Kälte)*, *Un enfant (Ein Kind)*. En 1982, il écrit *Le Neveu de Wittgenstein*, ce texte n'est pas formellement rattaché aux récits dits « autobiographiques » mais le « je » fictif qui parle ressemble à s'y méprendre à Thomas Bernhard.

C'est avec *La Place des héros (Heldenplatz)*, son ultime pièce, que Thomas Bernhard s'attirera le plus d'ennuis. Pour les cinquante ans de l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne, la pièce attaque l'hypocrisie autrichienne.

Il meurt en février 1989.

### Pour en savoir plus...

*Entretiens avec Krista Fleischmann*, L'Arche, 1993

Gemma Salem, *Thomas Bernhard et les siens*, La Table ronde, 1993

Hans Höller, *Thomas Bernhard, une vie*, L'Arche, 1994

*Thomas Bernhard et ses compagnons de vie : les archives*, Commentaires de Martin Huber, Manfred Mittermayer et Peter Karlhuber, L'Arche, 2002

Chantal Thomas, *Thomas Bernhard, le briseur de silence*, Seuil, 2006

## Thomas Bernhard, bibliographie sélective

### Romans

*Gel*, Gallimard, 1967  
*Perturbation*, Gallimard, 1971 ; nouvelle traduction Gallimard L'Imaginaire, 1989  
*La Plâtrière*, Gallimard, 1974  
*Corrections*, Gallimard, 1978  
*Oui*, Gallimard, 1980  
*L'Origine – Simple indication*, Gallimard, 1981  
*L'Imitateur*, Gallimard, 1982  
*La Cave. Un retrait*, Gallimard, 1982  
*Le Souffle. Une décision*, Gallimard, 1983  
*Un enfant*, Gallimard, 1984  
*Le Froid . Une mise en quarantaine*, Gallimard, 1984  
*Béton*, Gallimard, 1985  
*Le Neveu de Wittgenstein. Une amitié*, Gallimard, 1985  
*Le Naufragé*, Gallimard, 1986  
*Amras et autres récits*, Gallimard, 1987  
*Des arbres à abattre. Une irritation*, Gallimard, 1987  
*Maîtres anciens. Comédie*, Gallimard, 1988  
*Événements*, L'Arche, 1988  
*Extinction. Un effondrement*, Gallimard, 1990  
*L'Origine – La Cave – Le Souffle – Le Froid – Un enfant*, Gallimard, 1990  
*Dans les hauteurs. Tentatives de sauvetage, non-sens*, Gallimard, 1991  
*Les Mange-pas-cher*, Gallimard, 2005  
*Récits (1971-1982) : Trois jours - L'Origine - La Cave - Le Souffle - Le Froid - Un enfant - Marcher - Oui - L'Imitateur - Les Mange-pas-cher - Le Neveu de Wittgenstein* - Entretien avec André Müller, préface de Jean-Marie Winckler, introduction de Bernard Lortholary, Gallimard, 2007

### Théâtre

*La Force de l'habitude*, L'Arche, 1983  
*Minetti*, L'Arche, 1983  
*L'Ignorant et le Fou*, L'Arche, 1984  
*Les apparences sont trompeuses*, L'Arche, 1985  
*Le Faiseur de théâtre*, L'Arche, 1986  
*Au but*, L'Arche, 1987  
*Avant la retraite, une comédie de l'âme allemande*, L'Arche, 1987  
*La Société de chasse*, L'Arche, 1988  
*Simplement compliqué*, L'Arche, 1988  
*Déjeuner chez Wittgenstein*, L'Arche, 1989  
*Emmanuel Kant*, L'Arche, 1989  
*Le Réformateur*, L'Arche, 1990  
*Place des héros*, L'Arche, 1990  
*Dramuscules*, L'Arche, 1991  
*Le Président*, L'Arche, 1992  
*Maître*, L'Arche, 1994  
*Une fête pour Boris*, L'Arche, 1996  
*Les Célèbres / Elisabeth II*, L'Arche, 1999

## **Bernard Levy**

Metteur en scène

Formé à l'EDA : Yves Pignot (1984-1985)

Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris (1985-1988).

### **METTEUR EN SCENE**

- 2006      ***Bérénice*** de Jean Racine  
Création au Théâtre de l'Ouest Parisien, Boulogne-Billancourt.  
***Fin de partie*** de Samuel Beckett  
Création à l'Athénée Théâtre Louis-Jouvet, Paris.
- 2003      ***Juste la fin du monde*** de Jean-Luc Lagarce  
Création à la Scène Nationale de Sénart.
- 2002      ***Un cœur attaché sous la Lune*** de Serge Valletti  
Création au Théâtre de la Commune, CDN d'Aubervilliers à partir d'une commande faite à l'auteur.
- 2000      Assistant à la mise en scène de ***L'Orestie*** d'Eschyle, ***Fanfares*** de Georges Lavaudant et ***Un fil à la patte*** de Georges Feydeau, au Théâtre National de l'Odéon.  
Participe à la 1ère édition de ***Donnez-nous des nouvelles du monde***  
Création Scène Nationale de Sénart
- 1999      ***L'Echange*** de Paul Claudel  
Création à la Maison de la Culture d'Amiens.
- 1998      Participe avec cinq autres metteurs en scène à ***Histoires courtes, mais vraies*** - Production Scène Nationale de Sénart.
- 1996-97      ***Saleté*** de Robert Schneider – traduction de Claude Porcell  
Création au Théâtre de la Cité Internationale
- 1994-95      Crée la Cie Lire aux Eclats  
***Entre chien et loup, la véritable histoire de Ah Q*** de Christoph Hein  
Création au CDN les Fédérés à Montluçon - Prix du jury jeune public au Festival Turbulences à Strasbourg en juin 95.

### **COMEDIEN**

Au théâtre, il a travaillé avec Olivier Cruveiller, Frédéric Constant, Nathalie Cerda, Michel Etcheverry, Jean-Claude Fall, Michel Fau, Georges Lavaudant, Jean-Michel Ribes, Bernard Sobel, Viviane Theophilides, Charles Tordjman

Au cinéma, il a travaillé avec Amos Gitai, Sylvain Monod, Bruno Podalydès.

## Serge Merlin

Comédien

### THEATRE

A joué dans *La Puissance et la gloire* de Graham Greene (Théâtre de l'Œuvre, 1956), *Christophe Colomb* de Paul Claudel, *Le Christ recrucifié* de Nikos Kazantzakis (Odéon, 1958), le *Faust* de Marlowe, *Le Pélican* de Strindberg, *Les Possédés* de Camus (Venise, Théâtre de la Fenice, 1963). Plus récemment, Karge et Langhoff l'ont dirigé dans *Le Prince de Hombourg* de Kleist (1984), *Le Roi Lear* de Shakespeare (1985-7), *La Dernière Bande* de Beckett, *La Mission* de Heiner Müller (1990).

André Engel lui confie des rôles dans plusieurs pièces de Thomas Bernhard – *Le Réformateur* (son interprétation lui vaut le Prix de la Critique en 1991), *La Force de l'habitude* mais aussi dans *Le Baladin du monde occidental* de Synge.

Hans-Peter Cloos l'a dirigé dans *Lulu* de Wedekind. Patrice Chéreau l'a fait jouer dans *Les Paravents* de Jean Genet (1983) ; Bernard Sobel, dans *La Forêt* d'Ostrovski (1989) ; Michel Deutsch et Philippe Lacoue-Labarthe, dans *Heidegger* de Michel Deutsch (1989) ; et Luc Bondy, dans *En attendant Godot* (Odéon-Théâtre de l'Europe, 1999).

### CINEMA

Depuis 1961 et la présentation de *Samson*, de Wajda, à la Biennale de Venise, Serge Merlin a tenu des rôles dans une douzaine de films, parmi lesquels *Danton* du même Wajda (1980). Dernièrement, Merlin a tourné dans *Les Intermittences du cœur*, de Fabio Carpi, et dans *Le Fabuleux destin d'Amélie Poulain* de Jean-Pierre Jeunet, qui le dirigea également dans *La Cité des enfants perdus* (1995).